

Promenade au Moët, dans la Combe des Amburnex

Nous nous étions décidés pour une dernière (ou avant-dernière), après-midi de ski dans la Combe des Amburnex. Malgré que ce fût un premier avril, les conditions là-haut étaient parfaites, juste une température relativement clémente avait-elle attendri le sol des places de parc, devenu spongieux, plein de gouille, véritable marigot où le pied ne trouve plus appui.

Mais là n'était pas la question la plus importante. Il y avait simplement que l'on avait oublié ses souliers de ski !!!

Une année précédente c'avaient été les bâtons, et cette fois-ci c'étaient les souliers ! Ne le redites surtout à personne ! Que faire ? La journée est belle, en espadrilles, car on n'a pas trouvé mieux à se mettre aux pieds, sac au dos, on va tâter la piste, voir si quand même elle ne supporterait pas un simple promeneur. Ce qui est. On n'éreintera donc rien. Alors te voilà une nouvelle fois sur cette piste bien aimée, pour une première à pied. Et pour te punir, mon vieux, pour que tu ne regrettes pas ton après-midi si mal emmanché, tu vas courir. Alors cours, cours. Mais non d'une traite, il y a longtemps que tes capacités amoindries exigent de trotter sur de simples segments, et puis après tu reprends ton souffle en marchant de manière rapide.

La course, dans ces conditions, est presque aussi rapide que la dégainée modeste de certains skieurs âgés qui ne sont pas venus ici pour faire de la compétition, mais pour simplement s'oxygéner au travers d'un paysage qu'ils connaissent depuis si longtemps, et que surtout ils aiment à la folie.

Le paysage, parlons-en. Il n'a pas beaucoup changé depuis le passage d'il y a une ou même deux semaines. Tout est blanc. La neige cache toujours les piquets jusqu'à leur tête. Simplement que les ruisseaux ont creusé des gorges déjà un peu plus large. Le printemps commence son œuvre par en dessous, semble-t-il, rongant la neige aux endroits les plus mouillants où l'eau se fraie un passage vers le marais du bas. Celui-ci reste cependant parfaitement blanc, long lac de neige occupant tout le fond de la dépression. C'est superbe. Au-delà, se profile le lointain de la combe, et puis voici, à gauche le chalet des Amburnex. Que tu verras mieux arrivé bientôt à l'intersection des pistes. Alors voilà à ta droite le Moët, presque entièrement dégagé sur sa face la mieux exposée au soleil. Tu t'en approches et tu le gravis jusqu'au faite pour regarder ce paysage qui t'entoure, cette combe prodigieuse, lumineuse, d'une blancheur immaculée. Les skieurs, nombreux aujourd'hui, sont comme des points sur la neige. Ils sont là-bas, ils sont ici et passent au pied de la colline au sommet de laquelle tu restes. Tu te restaures, pour le simple plaisir et non parce que tu en aurais besoin. Tu restes debout, le sol étant encore humide. Et tes regards portent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Pour tout chalet tu ne vois que celui des Amburnex, à main gauche, le toit encore couvert de la dernière neige, ce qui fait que tu ne pourras pas admirer l'originalité de son toit blanc !

Reste que tout est superbe, émouvant. Ce ne sont pas les mots qu'il faut, prodigieux. De blancheur surtout. Les traces des skieurs n'affectent pas la virginité de cette combe qui vit là l'un de ses meilleurs hivers. Là-bas le Mont-Tendre, tout au moins ses premières collines, est blanc lui aussi. Tu calcules des distances, tu te perds dans les combes que tu avais traversées l'an passé, où plutôt il y a deux ans, à la recherche de tous les chalets. Par la pensée tu retrouves des voyages antérieurs. Car tu aimes à savoir la configuration exacte des lieux, à pouvoir remettre un nom sur chacun de ces chalets que tu ne vois pas mais que tu peux positionner, ici ou là, jusqu'à l'extrémité même de cette vaste combe qui te mènerait d'ici, au levant, jusqu'aux Prés de l'Haut.

L'heure est belle, émouvante, grandiose en même temps que terriblement intime. Car ici, tu es chez toi. Parfaitement. Rien de ces lieux ne peut t'être hostile ou déplaisant. Tout est en accord avec ces valeurs auxquelles tu crois. Rien ne te choque. Tu es apaisé. Et tu oublies bien entendu ta mésaventure, pour envisager de retourner à ton point de départ par les mêmes moyens.

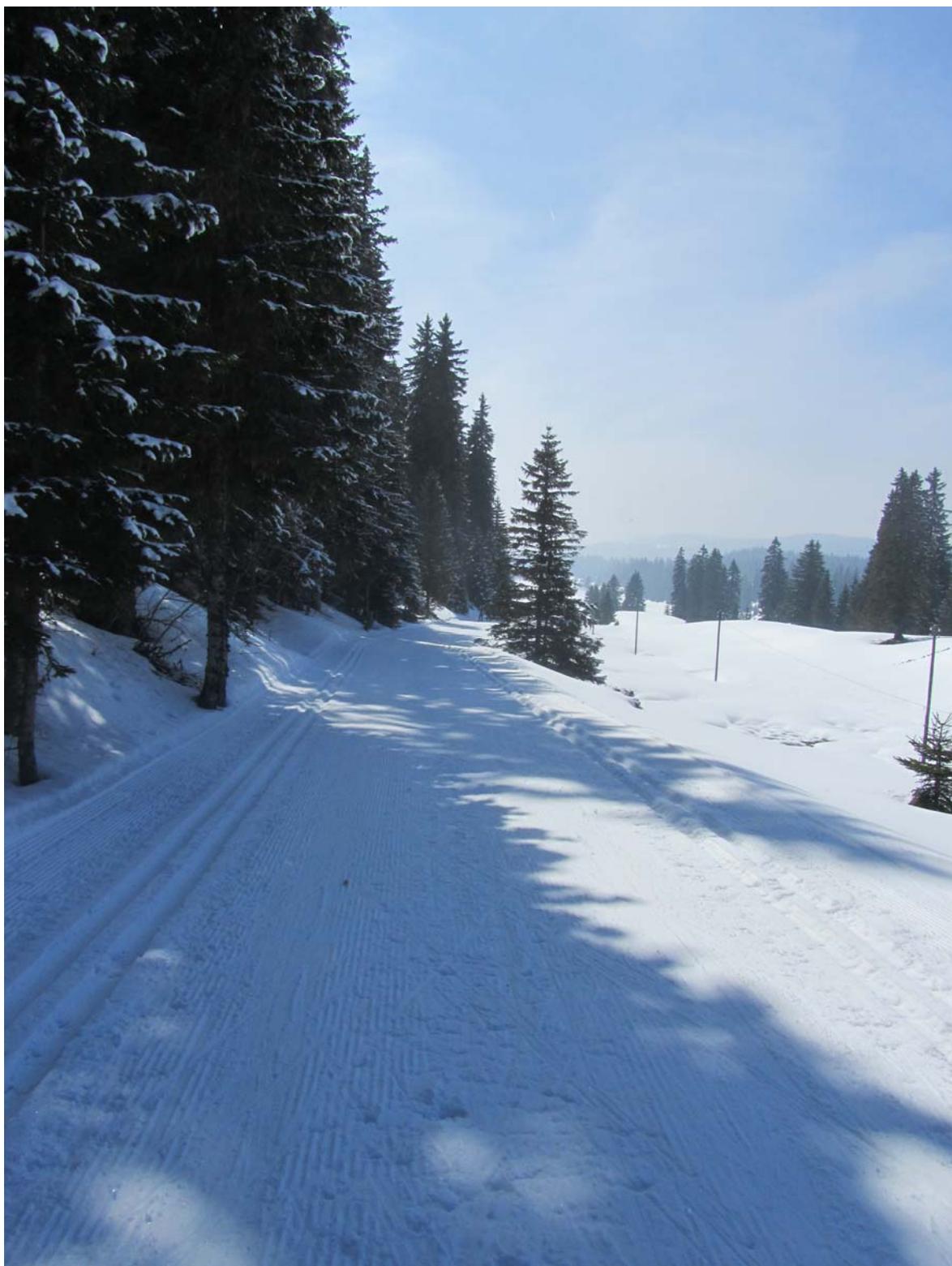
Aussi tu cours. Tu t'arrêtes le temps d'une photo. Tu reprends ta route, tu dépasses même des petits vieux qui s'étonnent qu'un promeneur puisse aujourd'hui être sans ski, alors que les conditions sont parfaites. C'est bien vrai, il ferait si bon ramer à son tour pour remonter le chemin. Cette longue grimpe, certes peu pentue, mais néanmoins parfois éprouvante pour retrouver le plat, là-haut, et puis bientôt le point de départ.

Quelle belle journée quand même. Et puis courir sur les pistes, est une expérience intéressante, unique peut-être, car la prochaine fois, tu feras attention. Tu contrôleras un peu ton matériel avant de partir, plouc que tu es.

Plouc, tu le reconnais, tu l'as été toute ta vie. Jamais trop sérieux. Plein de bonnes intentions, mais avec une réussite médiocre quant au matériel, à l'équipement, toujours quelque chose qui ne va pas. Un oubli. Tu casses un ski. Tu as choisis la mauvaise journée où la neige est en soupe. Ton fartage, t'en parles pas, tu ne fartes jamais ! Bref, l'amateurisme sur toute la ligne. Et ce fut ainsi depuis toujours. Les choses réglées comme du papier à musique, un équipement parfait, dernier cri, un entraînement en conséquence, tout cela n'est pas pour toi. Pour les autres, les cracks, qui t'avalent les pistes avec une dégainée de vieux professionnels, mais par pour toi.

Sans importance. L'homme ici doit faire abstraction complète de sa personne et se fondre dans le paysage. Il doit oublier l'exploit pour prendre conscience de la chance inouïe qu'il a de traverser une telle beauté. Certes, elle est là, mais tu ne peux la prendre. Tu ne peux l'embrasser, ni même en faire une réserve quelconque. Elle n'est que d'ici. Elle ne se transporte pas. Et même tes photos sont bien médiocres en regard de la réalité. Il faut être en elle. Jouir. Par les yeux, ou même par tous les sens. Et puis en garder le souvenir, puisqu'on ne peut la prendre. Et qu'aussi, avec le printemps qui s'approche, elle mourra à son tour. Elle disparaîtra. Ce sera comme si elle n'avait jamais existé. Une sorte de grand mirage blanc qui ne fut que l'espace de quelques mois.

Et après reviendront les grands troupeaux pour remplacer tous ceux-là qui n'avaient fait que d'emprunter momentanément leur territoire.



La piste est parfaite et encore gelée à l'ombre.



Les ruisseaux n'attendent qu'un rien de soleil pour reprendre leur travail d'érosion. Ci-dessous le Moët.





Contre le Couchant, avec à gauche les Amburnex, et contre le levant, avec le Mont-Tendre.



